Cahiers du Cercle Ernest-Renan

POUR LIBRES RECHERCHES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Paraissant tous les trois mois

Président fondateur : Prosper Alfaric

SOMMAIRE

G. ORY.. *Jésus a-t-il été crucifié ?* (suite)

* * * .. *Critique d'ouvrages récents*

CERCLE ERNEST-RENAN
3, rue Récamier - PARIS VII^e^
C. C. P. Paris 10.606-47

N° 8 - Quatrième trimestre 1955 Le N° isolé : 120 F.

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

JÉSUS A-T-IL ÉTÉ CRUCIFIÉ ?

par Georges ORY *(suite)*

Symbolisme cosmique

La croix cosmique fait donc partie d'un système religieux plus vaste que son aspect chrétien antique ; symbole de l'âme du monde, elle était en relation avec l'espace et avec le temps, elle s'étendait dans toutes les directions, — et sa rotation, dans un sens ou dans l'autre, fixait les cycles ou âges de l'univers.

Des monuments religieux ont été ou sont encore les témoins de cette philosophie. Temples et tombes étaient orientés ; leur décoration rappelait le ciel et certains édifices tournaient autour de leur axe comme le monde lui-même.

A Rome, d'après Suetone (Néron 31), la salle principale des *cenationes* tournait de façon ininterrompue sur son axe ; ce genre de construction se retrouve chez les Sassanides mais c'est surtout en Orient qu'il a laissé des traces importantes.

Au Tonkin se trouve une pagode en forme de tour tournante ; elle comporte neuf étages auxquels peuvent accéder les fidèles et elle permet à ceux-ci d'accomplir le rite de la circumambulation.

A Pékin existait un temple lamaïque constitué par une tour tournante enfermée dans une tour de pierre ; en haut de la tour, un dispositif placé sur l'axe permettait au roi (image de Dieu) de faire le simulacre d'assurer le mouvement circulaire de l'ensemble. Ce geste est exactement le même que celui du Jésus gnostique rappelé précédemment (1).

Dans d'autres temples, comme la « maison du calendrier » (toujours en Chine), c'était le souverain qui, en tournant autour du centre, se tenait successivement au cours de l'année dans les chambres des saisons et y prenait les nourritures et les vêtements (couleurs) adaptés aux exigences rituelles du cosmos.

L'essentiel de la pagode chinoise est le pilier central, le pilier « essence de vie » qui correspond à l'axe de vie enfermé dans les statues antiques pour les consacrer et les animer. Un exemple connu illustrera cette idée :

Au centre de l'île de Java, un immense temple bouddhiste, le « Boroboudour », a été édifié au VIII[e] siècle pour perpétuer les anciennes traditions védiques et brahmaniques ; il dessine sur le sol un vaste carré orienté sur lequel se dressent sept

---

(1) Voir page 46. Selon les « Actes de Jean » (gnostiques), Jésus chante et danse avant son supplice au milieu de ses disciples qui forment une ronde.

étages en retrait couronnés d'un belvédère clos ; son axe, visible seulement du sommet, est révélé par une ouverture qui affirme la présence du pilier de souffle qui relie l'univers au dieu cosmique.

Or, ce symbolisme était connu des chrétiens du IIe siècle. Irénée, voulant expliquer pourquoi il existait quatre évangiles, écrivait : « Comme il y a quatre régions du monde où nous som-« mes et quatre vents principaux, comme d'autre part l'Eglise « est *sa colonne, son souffle vivant,* il est nécessaire qu'elle aît « quatre colonnes qui soufflent l'immortalité et vivifient les « hommes ».

L'allusion à la colonne de souffle divin n'est pas niable. On sait d'autre part que l'année liturgique chrétienne déroule ses cérémonies autour de la croix des équinoxes et des solstices, c'est-à-dire Noël et la saint Jean, Pâques et la saint Michel. L'année est l'anneau des fêtes, le cercle, le cycle ; elle se décompose en saisons ou temps liturgiques (le cycle temporal ou le Propre du Temps) au cours desquels les prêtres officiants changent de vêtements pour adapter leur couleur au symbolisme requis. Quant au rite de la circumambulation, on en trouve de nombreux exemples dans l'Eglise grecque et il en reste quelques-uns dans les cérémonies de l'Eglise romaine (consécration des églises, intronisation des évêques, etc.).

La croix du monde et l'arbre de vie

La tradition bouddhique rapporte qu'il existe au centre du monde, dans la région de l'Himalaya, un lac dont les eaux s'écoulent vers les quatre points cardinaux lesquels sont indiqués par quatre rochers revêtant la forme d'animaux : ainsi l'est, le sud, l'ouest, le nord sont respectivement gardés par le lion, le bœuf, le cheval et l'éléphant qui donnent naissance aux quatre grands fleuves (1). Au milieu du lac se trouve l'axe cosmique représenté par une colonne d'or qui est assimilée à l'arbre de vie dont les quatre racines sont la source des quatre fleuves.

Nous rappellerons que la croix a été identifiée à l'arbre du milieu du Paradis Terrestre, c'est-à-dire au centre du monde et que l'on retrouve cet arbre au centre de la Jérusalem céleste où il a pour fruits les douze mois de l'année ; l'auteur de l'Apocalypse n'a pas oublié cette image.

---

(1) Deux de ces animaux, le lion et le bœuf correspondent à ceux attribués aux évangélistes saint Marc et saint Luc et aux chefs des deux premiers ordres d'anges ; à en rapprocher la vision d'Ezéchiel (les quatre animaux autour du trône de Jehovah).

Les apocryphes ont conservé une tradition selon laquelle le vrai bois de la croix provenait de l'arbre de vie du Paradis ; dans l'iconographie chrétienne, la croix est souvent représentée par un arbre de vie.

La crucifixion du sauveur divin

Le dieu fils attaché à la croix du monde et ne se libérant qu'à la fin de chaque cycle a dû être considéré comme un sacrifié permanent. L'homme lui-même, image de Dieu, devait imiter le geste de la croix dont son corps pouvait être la vivante reproduction ; l'analogie du microcosme humain au macrocosme divin est très ancienne ; on la trouve chez Démocrite et Héraclite. Certains faits corroborent cette idée d'une manière frappante :

Porphyre nous a transmis la description que Bardesane donnait du dieu créateur ; Brahma, sous la figure d'un hermaphrodite, avait à sa droite le soleil, à sa gauche la lune et, sur ses deux bras étendus en croix, une multitude de génies, les différentes parties du monde, la nature entière. Bardesane distinguait à l'intérieur du monde cinq éléments : lumière, vent, eau, feu, ténèbres correspondant à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, à la profondeur.

Dans les *Oracles Sybillins*, œuvre juive, il est écrit : « Quel- « qu'un redescendra du ciel, un homme éminent qui étendit ses « bras sur le bois fécond, le meilleur des Hébreux, celui qui « jadis arrêta le soleil ». Il s'agit de Josué ou de Moïse.

Dans la 42e *Ode de Salomon* se lit ce passage : « J'ai étendu « les mains et approché mon Seigneur, car l'extension des mains « est son signe. La mienne est le bois étendu dressé au bord du « chemin... » Cette ode se rapporte au Fils de Dieu et au Sauveur.

En Ezéchiel (IX, 4) on apprend que le signe T (tau) — une variété de la croix — fut imprimé sur le front des hommes de Judas qui craignaient Dieu.

A la veille de la guerre de 1939 furent découverts des manuscrits coptes, notamment un livre de psaumes, œuvres de disciples de Mani datant probablement du IVe siècle. H.-C. Puech qui en a fourni un excellent exposé, montre que le manichéisme se ramène entièrement à la gnose dualiste où l'opposition des principes est éternelle : « ...l'homme est constitué d'un corps, œuvre des ténèbres, et d'une âme, qui est une étincelle divine enfermée dans la matière... une parcelle de l'anthropos primordial, émanation du Père de la Grandeur... les divers « envoyés » sont tous des hypostases du Dieu de Lumière, qui sauvent d'abord l'anthropos, puis ses parcelles et les hommes, autrement dit les incarnations du *Noûs* qui est dans l'âme élément sau-

veur, lequel, réveillé par les envoyés, en sauve l'élément passif, le « Jésus patibilis » répandu dans toute la création, crucifié à tout arbre, en ce monde qui n'est tout entier que la Croix de Lumière ». (1)

Pour l'auteur (qui croit au supplice d'un Jésus historique) la crucifixion n'a pas eu en soi de valeur rédemptrice, elle n'a été que le symbole concret du crucifiement cosmique du « Jésus patibilis ».

D'autre part, W. Staerk a donné certains détails intéressants sur l'attente d'un Sauveur dans les religions orientales (1) ; il établit « que la haggada juive et la gnose chrétienne connaissent deux types mythiques du premier homme; un Adam, image de Dieu, créature surnaturelle munie d'attributs presque divins, roi, prêtre, souverain d'un Paradis qui reparaîtra à la fin des temps, et un Adam gnostique qui est une incarnation de la divinité cosmique et immense. Le Messie, le Christ qui ramènera le Paradis, est un deuxième Adam, et l'assimilation va même, en certains documents, jusqu'à l'identification : le Messie Christ, Adam incarné, a paru maintes fois au cours des âges sous la figure de Seth, d'Henoch, de Noé, de Sem et Melchisédech, d'Abraham, de Moïse, de David et d'Elie ».

Pour Staerk, la figure du sauveur remonte à la plus antique mythologie orientale. Les « éons » ou périodes cosmiques peuvent être d'origine sumérienne.

Ainsi, après le dieu cosmique et sa croix, serait venu l'Adam cosmique, l'Homme auquel Paul associe la croix. On ne peut croire qu'il s'agisse d'une crucifixion réelle.

En Perse, l'homme originel ou Premier Homme a été souvent représenté sous la forme d'un animal, notamment avec une tête d'âne. C'est ainsi que Iao, dieu des juifs, ou divinité gnostique, avait l'apparence d'un âne ; il en fut de même de Typhon Set qui, d'ailleurs, était parfois confondu avec Iao Abraxas Sabaoth (2).

Nous savons par Tacite que le dieu des juifs a également été identifié avec Saturne, lequel a reçu la forme de l'âne.

Or, nous connaissons deux exemples de la crucifixion d'un dieu-âne.

Le premier est célèbre ; il s'agit d'un graffito, dessin gravé trouvé au siècle dernier sur le versant sud ouest du Palatin, qui

---

(1) D'après compte rendu paru dans Bulletin de Sciences des Religions, juillet-octobre 1939.

(2) Sabaoth a été confondu avec Sabazios et rapproché de Dionysos. L'âne a été la monture de Dionysos-Bacchus. Mystères dionysiaques et orphiques étaient voisins. Bacchus était coiffé d'un bandeau parsemé de croix.

représente un personnage à tête d'âne pendu à une croix et adoré par un fidèle en prière ; une inscription précise que c'est Alexamenos qui adore son dieu.

Le second, moins connu, est fourni par un crucifix haut de sept centimètres, qui a été trouvé vers 1946 à Montagnana, en Italie. Cette croix porte des feuilles, elle représente l'arbre de vie et le personnage qui s'y trouve attaché est figuré avec une tête d'âne.

On se trouve peut-être devant l'archonte gnostique à forme d'âne qui gardait l'une des portes par lesquelles devait passer l'âme lors de son retour au ciel ou devant le démiurge attaché à sa création.

Aussi étonnante apparaît une autre crucifixion ; elle se trouve représentée sur un châton de bague en hématite conservé au musée de Berlin. Le personnage en croix est nu ; il est surmonté de sept étoiles en demi-cercle et d'un croissant de lune. Une inscription désigne l'Orphée des mystères bachiques. Or, Orphée est figuré dans les catacombes sous la figure du Bon Pasteur ; il fut sans doute le Sauveur d'une secte pré-chrétienne; on crut plus tard qu'il était une image de Jésus.

Ce qui est intéressant dans ces trois exemples exceptionnels, c'est l'indication qu'ils nous donnent concernant la crucifixion cosmique d'un dieu. Cette image ou représentation devait être tenue secrète sans doute et faire partie de mystères (1).

Le dieu crucifié fut donc, soit un archonte ou un dieu, soit le dieu-fils ou le démiurge. Or, il est curieux d'apprendre par le premier commentateur du Nouveau Testament, le gnostique Héracléon qui écrivait vers 170-180, que Jean-Baptiste était le Démiurge qui, sous la direction du Logos-Christ, formait le Cosmos ; cette opinion appelle à son appui certains rapprochements.

En copte, la forme courante du mot âne est Eia-ia ; ce mot devient Iayos dans un papyrus démotique magique. Jean-Baptiste est appelé Yahia chez les musulmans. Dans la mythologie de la Pistis Sophia, le petit Iao (divinité gnostique) s'incarne en Jean-Baptiste.

Il n'est donc pas invraisemblable que celui-ci ait été considéré par certains sectaires comme un crucifié (2), homme d'abord, personnage divin par la suite.

---

(1) Apulée fut accusé de magie pour avoir adoré sous le nom de Roi la statuette d'un cadavre. Après avoir dit au procès : « Je m'adresse à vous, initiés au culte de Bacchus... vous savez ce que vous conservez caché chez vous, loin de tout profane, et que vous vénérez en silence... », il présenta une statuette de Mercure sans dire à qui il réservait le titre de Roi (Apologie).

(2) Nous avons rappelé, page 9, que l'exposition d'une tête coupée équivalait à une crucifixion sacrificielle.

Les signes de la croix

Les Evangiles eux-mêmes gardent, malgré les rectifications dont ils ont été l'objet, la trace d'une autre croix que le crucifix.

Selon Matthieu (X 38, XVI 24) et Marc (VIII, 34) Jésus disait à ses fidèles : « Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi ». De son côté, Luc fait dire à Jésus (IX, 23) : « Si quelqu'un veut venir après moi... qu'il porte sa croix *tous les jours* et qu'il me suive ».

Ces passages attestent que la croix dont il s'agissait existait avant la mort de Jésus, que celui-ci la connaissait, qu'elle était son emblème, le signe distinctif de ses adeptes et que ceux-ci devaient la porter chaque jour (1). Jésus n'avait certainement pas institué d'avance, comme un signe de la secte chrétienne, l'instrument de sa mort ; il utilisait une croix déjà existante, il parlait à ses adeptes d'une croix qu'il connaissait, et qui n'était pas le crucifix.

Au V^e^ siècle, un prophète de la secte des Kantéens, continuant une pratique ancienne, jetait la croix sur les épaules de ses auditeurs.

Un passage des *Clémentines* (Rec. III 6, 3) semble confirmer ce fait tout en le précédant. Un disciple raconte les moments qu'il a passés avec Simon le Magicien : « Je le suivis seul entre tous... il me proclama bienheureux et me conduisit à la maison... il exigea de moi un serment de persévérance... il posa sur mes épaules un fardeau mystérieux... que je devais porter et il m'ordonna de le suivre ». Dans un autre passage, l'auteur clémentin qualifie l'objet mystérieux de « souillé et exécrable » et laisse peut-être entendre qu'il symbolisait ou représentait l'image d'un enfant qui aurait été immolé par Simon et dont celui-ci possédait l'âme.

Un parallèle suggestif se trouve dans les Métamorphoses de Lucien (XI, 15), lequel raconte comment il s'est fait initier aux mystères d'Isis. Le Grand-Prêtre lui dit : « ...Consacre-toi à la Déesse, prends le joug de ses ministres. » Ensuite, Lucien se trouve purifié et consacré tandis que les prêtres qui portaient les images des dieux déposent leurs précieux fardeaux.

Il y eut très probablement un culte secret de la croix, voire du crucifix, mais il ne portait pas sur le Christ Jésus, il lui était antérieur et lui fut d'abord étranger. On le trouve dès le II^e^ siècle sur des gemmes dont les plus anciennes sont gnostiques.

Les premiers chrétiens attachaient une valeur magique au signe de la croix ; il constituait pour eux un exorcisme perma-

---

(1) Simon de Cyrène n'a peut-être pas été autre chose que le principal de ces porteurs de croix quotidiens, le premier disciple, sinon un Christ.

nent. Ils se signaient dans les circonstances les plus banales de la vie (en sortant de leur maison, en se mettant au lit ou au bain) et traçaient avec le pouce le signe de la croix sur leurs animaux, leurs aliments, leur front, sur leur bouche quand ils venaient d'éternuer.

Les iconoclastes — qui (par définition) n'admettaient pas le culte des images — poussaient cependant celui de la croix jusqu'à l'idolâtrie (Nicéphore, Eccl. Hist. XVIII, 54) et certaines sectes avaient coutume d'adorer la croix matérielle sans aucune direction d'intention au dieu crucifié.

C'est avec raison que les païens accusaient les chrétiens de faire ainsi acte d'idolâtrie. Les chrétiens n'opposaient que de faibles arguments à ces critiques. L' « *Octavius* » de Minucius Félicius répondait : « Nous n'adorons pas la croix mais... vous qui consacrez des dieux de bois, peut-être adorez-vous aussi *des croix de bois comme faisant partie de vos dieux.* » De son côté, Tertullien (Apol. XVI) écrivait ; « ceux qui nous critiquent... ne sont-ils pas no co-adorateurs quand ils tâchent de se rendre propice quelque morceau de bois ? *Qu'importe la figure puisque la matière est la même ! Qu'importe la forme puisque le même objet est le corps d'un dieu !... Vos ouvriers n'ébauchent-ils pas vos divinités sur une croix ?* »

Longtemps avant les chrétiens, le signe de la croix se trouvait sur certaines monnaies grecques et romaines, sur les animaux qui labouraient le sol égyptien ; les champs des philistins étaient cultivés en forme de croix pour assurer la rotation des récoltes ; la croix était dessinée sur les statues de divers dieux chez les Gaulois, les Grecs, les Chaldéens, les Hindous, elle accompagnait les images divines ; on la retrouvait sur les pains de communion des fidèles de Mithra et de Bacchus.

Au début du christianisme, la croix faisait partie des signes d'eau ; elle apparaissait dans l'ancre marine, sur les pains que cherchaient les poissons, dans le trident que portait le dauphin.

Sur les ampoules trouvées à Monza est dessinée une croix de branchages et d'herbes placée elle-même sur de la paille ou des branches ; on peut supposer qu'elle est destinée à être brûlée ; deux fidèles la préparent à genoux. Au-dessus, deux personnages — les bras étendus en croix — et un Christ au nimbe crucifère, l'attendent pendant que, sur terre, deux prêtres préparent un sacrifice. Il est probable que nous avons là une représentation de la croix gnostique.

Vers la fin du IV^e^ siècle, quand les chrétiens purent sortir publiquement en procession, ils portaient des croix triomphales, gemmées et fleuries, parfois encadrées de flambeaux qui étaient loin de rappeler la Passion.

Néanmoins, il vint un temps où l'on éprouva le besoin d'adorer l'homme divin crucifié et où, pour asseoir cette forme de foi sur des faits réels, il fallut retrouver la croix de supplice de

Jésus-Christ. Le Nouveau Testament n'avait pas dit ce qu'elle était devenue ; la légende y suppléa et les apologistes l'embellirent.

L'invention de la vraie croix

C'est Cyrille de Jérusalem, dans ses « *Catéchèses* », en 347, qui a écrit le premier sur cette croix : « Ce bois sacré de la croix, qui se voit jusqu'à ce jour au milieu de nous, et dont les fragments sont répandus dans tout l'univers ». N'insistons pas sur tous ces fragments...

Antérieurement à 347, le silence sur le bois de la croix et sur sa découverte est absolu. Celui d'Eusèbe, mort en 338, un an après Constantin, est particulièrement grave car il a vécu dans l'intimité de l'empereur, a fait de longues descriptions des basiliques de Constantin et du saint Sépulcre, est allé en 335 au concile de Jérusalem.

Il faut considérer comme un beau conte la légende de sainte Hélène, mère de Constantin, morte en 327, découvrant avec l'évêque Macaire la croix de Jésus en même temps que celles des deux larrons et l'identifiant à l'aide d'un miracle.

Sans insister ici sur la similitude de nom entre l'impératrice Hélène et l'héroïne de la guerre de Troie ou la compagne de Simon le Magicien, on peut supposer que la fête de la « découverte de la croix », instituée en Palestine au IV^e^ siècle, a remplacé une fête de la « Croix de Vie » ou de la « Croix de Lumière ». On ne peut pas ignorer qu'au III^e^ siècle, les manichéens célébraient déjà avec ferveur leur grande fête de la Croix de Lumière.

A la fin du IV^e^ siècle, un écrivain (1) notait que la Fête de la Croix durait huit jours et était fréquentée par des foules de pèlerins. Quels pouvaient être ces nombreux pèlerins qui venaient adorer une croix récemment découverte ? Etaient-ils réellement des chrétiens et, dans l'affirmative, venaient-ils honorer le symbole d'une crucifixion ?

On peut être réservé sur la réponse quand on sait que la croix latine apparaît dans les Catacombes vers 450 seulement et que la « croix-crucifix » ne fut en vogue que beaucoup plus tard.

D'autre part, les chrétiens ne manifestèrent aucun intérêt pour les lieux saints avant le IV^e^ siècle ; pour les y attirer il fallut découvrir le saint sépulcre (sous une grotte d'Aphrodite) puis lancer la légende de la trouvaille de la vraie croix par une impératrice.

---

(1) Etheria.

Croix, baptême et couronne de résurrection

Le baptême de Jean a peut-être comporté l'utilisation d'une croix de bois plantée ou lancée dans l'eau.

Dans son « *Itinerarium* » (c. 11), le pèlerin Antoninus Placentinus déclare vers l'an 570 avoir vu à l'endroit où Jean a baptisé le christ un monument surmonté d'une croix ; certains rites rappellent la présence, lors de ce baptême, d'une lumière ou d'un feu. A cet endroit il ne peut pas être question d'une croix de la « Passion » ; il ne peut s'agir que de la croix de lumière.

Saint Augustin savait que c'était par le signe de la croix que l'eau du baptême avait été consacrée (Contra Julianum VII, 19, 62).

Dans sa *Narratio*, Ignatius a Jésu, écrivait que les Mandéens rendaient un culte à la croix. De même, dans un article récent (1), J. Schmit écrit que leur bannière, symbole de lumière, était une variante de la croix. Par ailleurs, au moment de leur baptême, les Mandéens étaient marqués du « signe de la vie » ; leurs prêtres, lors des grandes fêtes, plantaient en terre leurs bâtons de manière à former une croix et ils rendaient hommage à ce symbole qu'ils appelaient « les rayons de la splendeur », c'est-à-dire la croix de lumière.

Selon de nombreuses liturgies l'eau est consacrée par la croix de bois qu'on y plonge. Une prière grecque de l'Epiphanie s'exprime ainsi :

« Voyez comme l'Hélios plein de lumière
« est baptisé dans les flots d'un misérable fleuve.
« Une puissante croix est apparue au-dessus de la source du [baptême,
« Les esclaves du péché y descendent
« et en remontent enfants de l'immortalité.
« Ainsi venez donc et recevez la lumière. »

Il est plus que probable que Barnabé — en écrivant : « Heureux ceux qui, espérant en la croix, sont descendus dans l'eau » (2) — pensait non pas au gibet du christ mais à sa croix glorieuse de vie et de lumière.

De même, dans un poème sur la nuit de Pâques, Drepanius s'écriait — précisément vers 380 — : « Vois comme le peuple se presse vers notre mystère... Là il ne coule pas de sang, là tout est prière pure et action simple. »

Enfin, peut-on, doit-on oublier que *Jésus interprétait sa mort prochaine non pas en crucifixion mais en baptême* ? « Pouvez-

(1) Suppl[t] au Dict. de la Bible. Art : Mandéisme, 1954. Paris.
(2) Epit. XI, 8.

vous boire le calice que je vais boire et être *baptisés du baptême dont je vais être baptisé* ? (Marc X, 38). L'allusion vise le baptême de Jean ; elle est mandéenne (2).

La croix et la couronne réservées à Jésus étaient célestes. « Il recevra la couronne de vie » (Jac. I. 12). « Vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais » (I Pierre V, 4). « Nous attendons une couronne incorruptible » (I Cor. IX, 25). « Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice » (2 Tim. IV, 8). « Soyez fidèle jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie » (Apoc. II, 10).

Ces différents textes donnent à penser que, si la croix et la couronne sont mêlées au baptême, nous sommes en présence d'un rite antique et que ces emblèmes ne sont nullement les instruments d'une crucifixion sanglante mais le rappel glorieux d'une crucifixion céleste, c'est-à-dire de la mort et de la résurrection de l'âme.

Le Nouveau Testament contient deux conceptions de la Résurrection du Christ ; l'une, spirituelle, évoque un corps éthéré, elle est celle de Paul ; l'autre est la revivification d'un corps de chair qui montre ses blessures et réclame sa nourriture ; ce portrait a été ajouté au texte primitif.

Cette résurrection, comment devait-elle s'opérer ? Un signe unique devait, selon le Christ, être donné à ses contemporains : le signe de Jonas qui était resté trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson. Or, le nom de Jean était Jonas et son baptême symbolique de mort et de vie par l'eau du Jourdain correspond singulièrement à la prédiction de Jésus.

Dans une forme tardive de sa légende, Osiris restait trois jours et trois nuits immergé dans les eaux du Nil avant de ressusciter. Sa croix rituelle symbolisait la régénération mystique et, parfois, se trouvaient fixés à ses bras des bras humains.

De nos jours encore, dans l'Inde, le corps des morts est immergé dans le fleuve sacré avant d'être livré aux flammes ; seuls les cadavres des saints, des suicidés, des lépreux, des enfants sont « remis » au fleuve sans être brûlés.

Une trace de ce « baptême » du mort pour assurer la résurrection de son âme se retrouve dans les *Epîtres* de saint Paul. En 1 *Cor. XV*, il est affirmé que « le baptême a pour but de détruire la mort », puis, nous apprenons que certains se font baptiser *pour les morts* mais le rite est devenu incompris, le rédacteur se pose des questions : « Pourquoi se fait-on baptiser pour les morts s'il est vrai qu'ils ne ressuscitent pas ? »

Ainsi le baptême assure la résurrection mais celle-ci, après avoir été spirituelle, est devenue matérielle ; toutefois, cette résurrection de la chair est discutée. Quoi qu'il en soit, les

(2) Voir pages 35-38.

membres de certaines sectes chrétiennes se font baptiser à la place des morts qui n'ont pu bénéficier de ce rite.

Pourquoi ? Très probablement parce que, faute de ce rite, l'âme du mort est menacée de destruction ou d'emprisonnement définitif dans la matière. Nous tenons là, semble-t-il, un vestige de l'époque où tous les morts étaient plongés dans l'eau et où — quand cette formalité n'avait pas été accomplie — on pouvait la remplir au nom et à la place du défunt.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Date des événements. — Les Actes de Pilate font mourir Jésus sous Claude (41-54). D'après Irénée (Haer. II, 22-5), Jésus serait mort non à 30 ans mais à 50, ce que peut paraître confirmer le IVe Evangile (Jn. VIII, 57 et II, 20-21).

De nombreuses œuvres d'art chrétiennes (dont certaines du IVe siècle) représentent le baptême ; or Jean y est présenté comme une homme d'au moins 50 ans et Jésus comme un enfant de 10 à 12 ans, ce qui suggère que les chrétiens des premiers siècles plaçaient au moins une génération entre ces deux personnages.

La Passion. — L'insertion, dans la messe, de la Passion du Seigneur, date d'Alexandre, évêque à Rome, vers 150 (?) et ne se propagea qu'après 220 en dehors de Rome.

La Passion du Christ et sa Résurrection sont absentes des Catacombes de Rome qui, cependant, contiennent des fresques représentant des scènes moins significatives de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Le Seigneur de ces chrétiens n'était pas un homme crucifié.

Le IVe évangile — à part le récit de la crucifixion — n'emploie jamais les mots « croix » ou « crucifier »

La communion par le sang. — Le pain et le vin furent d'abord l'offrande à Dieu des prémices des biens ou éléments créés par lui, ensuite le mémorial de son incarnation mais, pendant dix siècles, les chrétiens ignorèrent qu'ils recevaient, en communiant, le corps « historique » du Christ tel qu'il était sorti du sein de Marie ou tel qu'il était mort sur la croix.

Par contre, on aperçoit encore dans nos textes, la communion au pain et aux poissons ; elle est représentée sur les murs des Catacombes. Les poissons nous ramènent vers le rite baptismal de saint Jean. (Cf notre article sur « les Catacombes » dans le *Bulletin Renan* de mai 1955).

Le pain de vie, l'eau vivante sont en relation avec Jean-Baptiste et l'on retrouve cette eau dans le Livre d'Enoch (LIII, X, 9-10).

Le document des Zadokites de Damas (Col., III, 6) reproche aux fils de Jacob d'avoir « mangé du sang » et il prescrit (Col., XII, 13-14) comment préparer les poissons et les sauterelles, ce qui ne nous éloigne pas du Baptiste.

La Croix est le Christ ou son âme. — *L'Evangile de Pierre* représente le christ comme un géant plus haut que les cieux ; l'image est grecque. Dans le mythe de *Phèdre*, on voit l'âme passer la tête hors du ciel, comme le christ, pour contempler les essences ; sa composition tripartite — Platon la compare au cocher (Raison) conduisant ses deux chevaux (passion et désir) — se retrouve dans Jésus qui conduit au ciel les deux larrons.

Dans cet *Evangile de Pierre*, c'est la croix vivante qui répond à la voix céleste à la place du christ ; elle s'identifie à lui, elle est le christ, le verbe, il est la croix.

Pour les manichéens, Jésus la Splendeur attaché à la croix représentait l'âme liée à la matière ; ailleurs, le christ est le Logos divin sous forme de croix lumineuse.

Le christ, en entraînant les Principautés à la suite de son char triomphal, la croix, les a exposées à la risée du monde et les a vaincues (Col. II, 15 ; I Cor. II, 6-8 ; Jean XII, 31 ; XVI, 11 et 33) ; la scène est cosmique et illustre la fin des temps.

Tombeaux et apparitions. — La découverte du tombeau vide par les apôtres réunis autour de Pierre est en contradiction avec le passage de Jean (XVI, 32) plus ancien qui montre les disciples dispersés lors de la nuit de l'arrestation. Dans la finale de Marc (XVI, 9 et s.) le christ apparaît à Marie-Madeleine puis, *sous une autre forme* aux disciples. On ignorerait quelle était cette forme si Luc ne nous l'avait rapporté : « (les disciples)... crurent voir un *esprit* » qui s'élevait au ciel. Il ne s'agit donc plus du corps réel de Jésus avec ses blessures. Enfin, dans la finale de Marc, quand le christ ressuscité se montre aux Onze, il leur dit : « Qui croira et recevra le baptême sera sauvé » Ainsi, aucune allusion à la croix sur laquelle le christ vient de mourir ; pour Jésus lui-même le salut vient du baptême, non de la croix de supplice.

Interprétation des textes. — Outre les erreurs, contradictions, modifications des textes, d'autres difficultés se présentent quand il s'agit d'interpréter les écritures. Certaines passages expriment seulement une allégorie, d'autres veulent prouver

l'accomplissement d'une prophétie, d'autres sont des emprunts à des liturgies. On constate souvent que tel récit contant un événement est écrit en vers rythmés et divisé en strophes, qu'il a dû faire partie d'un rituel, que parfois, il devait être réservé à des initiés.

Origène (185-254) reconnaissait dans son « De Principiis » que, dans les Ecritures : « innombrables sont les passages où l'on sent, à moins d'être totalement obtus, que bien des choses furent écrites comme si elles étaient arrivées mais ne sont pas arrivées au sens littéral.. »

Pour Porphyre (233-304) : « Les évangélistes sont les inventeurs non les historiens des choses qu'ils racontent de Jésus ».

Vers 159, Justin ne connaissait encore que les « Mémoires des Apôtres » ; Eusèbe les qualifiait « de mensonges impudents fabriqués par des faussaires » et en lisant Papias, il estimait que celui-ci ajoutait aux paraboles du Sauveur « divers récits entièrement fabuleux ».

Précisons enfin que nous ne possédons aucun original des écritures chrétiennes ; nos manuscrits les plus anciens datent du courant du IVe siècle (tels le Vaticanus et le Sinaïticus grec) et ne sont que les copies de copies probablement très différentes des textes originaux si ceux-ci ont jamais existé...

CONCLUSION

Les premiers écrits chrétiens — notamment ceux qui furent placés sous le patronage de l'apôtre Paul — ignoraient la mise à mort par crucifixion d'un homme appelé Jésus ; ils faisaient allusion au sacrifice d'un Christ divin, être cosmique, sauveur des hommes.

Lorsque cette idée se matérialisa en se vulgarisant, les chrétiens crurent à la crucifixion d'un prophète qu'ils considéraient comme un dieu et certains Evangiles furent mis en circulation pour expliquer le mythe par des paroles ou des actes du héros chrétien ; une biographie de ce dernier s'esquissa grâce à des récits de scènes plus ou moins légendaires de sa vie terrestre telle qu'on se la représentait.

Si l'on confronte les Epîtres, les Evangiles et les Actes, on s'aperçoit qu'on ne peut fixer avec exactitude ni l'année, ni le jour, ni les circonstances de la crucifixion, ni les rapports que les personnages cités eurent entre eux, ni la manière dont Jésus fut condamné, ni pourquoi son procès fut instruit, ni comment s'opéra la résurrection.

« Aucun des détails du supplice, a écrit Ch. Guignebert, ne

résiste à un examen attentif ; ils se rapportent à l'histoire sainte à des rites, non à l'histoire ». Les récits évangéliques nous décrivent non pas un supplice historique mais un sacrifice religieux.

Dans les récits de la Passion de Jésus, tout est contradiction, confusion, improbabilité, erreur, si l'on veut y voir le déroulement de scènes réelles ; au contraire, tout s'éclaire si l'on se trouve en présence de récits religieux.

La meilleure hypothèse de travail consiste à voir dans les Evangiles — comme dans maintes œuvres littéraires de l'antiquité — des textes composites, des mosaïques de récits entremêlés qu'une saine critique doit essayer de différencier. Des écrivains juifs, gnostiques, judéo-chrétiens, chrétiens y ont collaboré en se corrigeant mutuellement.

La crucifixion constitue dans l'Evangile comme un corps étranger ; elle n'est que l'une des formes du sacrifice d'un dieu, elle vient d'ailleurs, elle a été conçue et interprétée différemment selon les sectes. Les textes évangéliques portent encore la trace de leurs emprunts aux religions environnantes et des thèses opposées qu'ils ont voulu concilier.

Les ressemblances de la passion chrétienne avec celle de Mardouk sont saisissantes, mais elles ne resteraient que des similitudes fortuites si l'épisode du prisonnier relâché ne venait pas attester l'emprunt aux traditions de Babylone.

Cet épisode rejoint un rite puisqu'on le retrouve, déjà atténué, dans le Lévitique (XVI, 5-10, 15-28) où les deux boucs de la solennité de l'Expiation ont remplacé vraisemblablement deux hommes ; de même que dans la scène évangélique (qui rapporte ici un rite très antique), l'un des deux boucs présentés à Dieu était immolé tandis que l'autre était relâché. D'après le récit de la Passion, Caïphe se serait écrié : « Il est avantageux qu'un seul homme périsse pour le peuple » (Jean XI, 50 et XVII, 14), ce qui confirme bien l'idée d'un sacrifice humain de rachat.

D'une manière analogue, le sacrifice de la génisse rouge a été compris comme le modèle ou le précédent de celui de Jésus; ce sont des textes chrétiens qui nous l'affirment.

D'autre part, le mythe mandéen du baptême de mort de Jean-Baptiste a été utilisé lui aussi dans le récit de la crucifixion de Jésus. La tunique de chair et le vêtement de lumière des gnostiques mandéens ont été interprétés en tunique d'étoffe et en manteau rouge ou brillant, la couronne de gloire en couronne d'épines ; le jugement de l'âme gnostique par les archontes de l'univers est devenu le jugement d'un homme par les princes du monde matériel, c'est-à-dire les grands-prêtres, le roi, le procurateur, les soldats.

Enfin la croix cosmique de Platon a joué un rôle dans les spéculations religieuses des sectes pauliniennes ; le Jésus gnos-

tique avait lu Platon et les premiers chrétiens connaissaient la croix de lumière. Le dieu Jésus ne fut crucifié qu'à la manière d'Orphée, de Bacchus, du Démiurge ; sa croix exista avant lui et avant sa mort, elle était en relation avec le baptême et non avec une exécution patibulaire ; on pressent que Jean-Baptiste, et mieux que Jésus, est à l'origine des textes chrétiens.

Le mythe paulinien — la crucifixion du seigneur de la gloire par les démons cosmiques — a été interprêté en drame historique ; sa représentation théâtrale a sans doute contribué à le faire considérer comme un événement réel. Ce genre de confusion était fréquent dans l'antiquité (1) ; nous avons vu que les Juifs avaient fait d'Ishtar et de Mardouk, de Humman et de Vashti des héros de leur propre histoire sous les noms d'Esther et de Mardochée, de Haman et de Vashti.

Dans son livre sur l'Orphisme (p. 71), le P. Lagrange écrira, à propos du meurtre de Zagreus par les Titans : « *Firmicus* « *Maternus est chrétien* et, comme beaucoup d'autres, *y com-* « *pris saint Augustin, c'est un évhéméristе déterminé.* Il repro- « duira donc sous la forme d'une histoire vraie le mythe qu'il « a entendu raconter comme la cause du rite et qui en dérivait « plutôt, sous couleur d'explication. Nous n'accordons aucun « crédit à cette histoire, cela va sans dire, mais c'est à nous a « la ramener à sa forme de mythe, et ce mythe au rite dont « il a prétendu rendre raison ».

On ne saurait mieux dire et cela confirme qu'il a pu en être de même chez les premiers chrétiens ; ils ont figuré, sous la forme d'une histoire vraie, le mythe qu'ils ont entendu raconter ou vu représenter.

Cependant, nos constatations autorisent une autre hypothèse sur la crucifixion : un prophète ou messie pré-chrétien ayant été exécuté, sa mort aurait été comprise et traduite d'après les données d'un mythe qui a entièrement recouvert la réalité de l'événement.

En tout cas, rien ne nous permet de croire à la crucifixion d'un Jésus humain ; elle a peut-être eu lieu dans d'autres conditions que celles qui nous sont rapportées mais ni l'histoire, ni les textes chrétiens n'en fournissent la preuve ou n'emportent la conviction sur ce point.

---

(1) Plus près de nous, l'histoire de Guillaume Tell prouve le pouvoir de mythisation des foules. Des légendes islandaises furent transplantées en Suisse, au XV^e^ siècle, et donnèrent naissance à celle du héros de l'indépendance helvétique. Beaucoup de gens croient aujourd'hui à son existence réelle et les touristes peuvent visiter en Suisse trois chapelles de Tell, son village natal, sa fontaine et sa tour, etc...

TABLE

LA CRUCIFIXION DE JÉSUS A-T-ELLE EU LIEU ?

Les premiers chrétiens ignoraient la crucifixion 1
La date de l'exécution du Christ reste inconnue 2
Inconsistance des personnages de la Passion 3
Obscurités de la condamnation 4
Détails contradictoires de l'exécution 5
L'inhumation 6
Supplice ou sacrifice ? 8
La mort avant la crucifixion 10
L'interdit du sang 11
La résurrection 13
L'argument du tombeau vide 17
Autres détails 18
L'Ascension 20
Transmigration des âmes 22
Deux hommes pour une croix 24
Deux noms pour un seul crucifié 26
Origines babyloniennes de la Passion divine 29
La génisse rouge 33
Emprunts au Jean mandéen 35
Drame liturgique 38
Haute antiquité de la croix 42
La croix cosmique de Platon 43
L'action de l'âme du monde 45
La croix gnostique 46
La croix cosmique des chrétiens 47
Symbolisme cosmique 49
Croix du monde et arbre de vie 50
La crucifixion du sauveur divin 51
Les signes de la croix 54
L' « Invention » de la « vraie » croix 56
Croix, baptême et couronne de résurrection 57
Notes complémentaires 59
Conclusion 61

LIVRES NOUVEAUX

SOLUTION AU PROBLÈME DE JÉSUS - Prosper Dor. (Edit. de la Maison Carrée - Square Antonin, Nimes).

Cet ouvrage, au titre si prometteur, ne fournit — hélas — pas de réponse décisive aux questions que pose à la critique contemporaine l'existence éventuelle d'un homme appelé Jésus.

L'auteur commence par affirmer que son livre « n'est pas « une réfutation des thèses rationalistes dressées systématique- « ments contre la doctrine chrétienne... », qu'il recherche « la « vérité d'où qu'elle vienne et quelle qu'elle soit », que son « but « est de montrer à l'Eglise que l'intransigeante soutenance de « ses dogmes sur la Trinité, sur la Divinité de nature de Jésus, « la conception virginale, la Résurrection n'est pas aussi assu- « rée qu'elle veut bien dire », et il pense apporter à cette démonstration des argumentations nouvelles qui ont échappé au rationalisme.

Ceci nous intéresse d'autant plus que l'auteur croit à l'existence de Jésus.

Il commence par affirmer (p. 19) que « Jésus n'est pas le « Dieu fait homme que la croyance enseigne... (p. 21) que, si « Marc est le premier des évangélistes, son silence sur la nais- « sance virginale de Jésus ne s'explique pas. »

Il ne comprend pas le rôle du Saint-Esprit ni surtout l'attitude de l'ange qui, ayant prévenu Marie de ses épousailles divines avec ledit Saint-Esprit, n'en a pas informé Joseph dont il aurait au moins dû solliciter le consentement (p. 27), ne serait-ce que par politesse ou pour éviter ses protestations ultérieures ou son scepticisme. A défaut de l'ange, Marie elle-même eût dû prévenir Joseph de l'événement dont elle était l'objet (p. 60). C'est pourquoi il rappelle les propos tenus à ce sujet par les écrivains orthodoxes : « L'attestation historique de la « naissance virginale se heurte à des difficultés spéciales » (R. « P. Durand - L'enfant Jésus-Christ). « Le dogme de la nais- « sance virginale fait partie d'un ensemble doctrinal qui l'au- « torise en le débordant... » (R.P. Grandmaison - Jésus Christ).

M. Prosper Dor ajoute que les paroles de l'ange à Marie : « ...tu lui donneras le nom de Jésus... il sera appelé le Fils du « Très Haut... Fils de Dieu.. » n'établissent nullement — au « contraire — que Jésus sera Dieu. D'autre part, si Jésus devait « devenir la deuxième personne de la Sainte Trinité « on ne voit « pas comment la troisième personne (c'est-à-dire le Saint-Esprit « ou Verbe) aurait pu déposer en Marie le germe de la seconde. »

Et, comme l'a écrit Erasme, nulle part — dans les Ecritures — l'Esprit n'est qualifié Dieu.

N'oublions pas non plus que Jésus avait des frères et que certain passage de Mathieu : « Joseph prit sa femme avec lui mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle ait son fils premier- né » peut se comprendre : « Joseph se garda de tout commerce avec sa femme jusqu'à l'accouchement », ce qui signifie qu'avant

sa grossesse et après il exerça ou reprit son devoir conjugal. De même, l'expression « premier-né » appliquée à Jésus suppose d'autres enfants à Marie ; s'il est premier il n'est pas seul, s'il est seul il n'est pas premier.

Notre auteur estime que, pas plus qu'il n'y a eu de naissance surnaturelle, il n'y a eu une véritable résurrection. Les divergences des témoignages fournis par les Evangiles, tout en étant graves, ne le troublent pas dès l'instant que ces ouvrages sont, non pas des livres d'histoire, mais des récits destinés à l'édification et à la propagande. Cela ne l'empêche pas de donner à son tour une explication de la prétendue Résurrection.

Il reprend à son compte, mais d'une manière nouvelle, l'hypothèse d'une survie de Jésus sur la Croix. Il imagine un véritable roman : Joseph d'Arimathie aurait obtenu du centurion que le coup de lance soit porté légèrement pour ne pas faire de blessure importante et ne pas compliquer les rites funèbres car l'heure du sabbat approchait. Puis, il aurait fait passer Jésus pour mort alors qu'il n'était qu'inanimé ou évanoui. Le corps fut si rapidement transporté au tombeau que les soins à donner au mort n'eurent pas lieu et que les femmes devaient venir le surlendemain procéder à la toilette du cadavre. On ferma le sépulcre et chacun se dispersa. Alors, au cours de la nuit, Joseph revint avec ses jardiniers, ouvrit la tombe, enleva Jésus, le transporta chez lui et le soumit à des soins appropriés qui le firent sortir de sa léthargie... Il précise même que le massage fut énergique, qu'un cordial fut administré, etc., etc... Les détails ne s'arrêtent pas là, bien entendu, et continuent d'illuminer une histoire, jusqu'ici insoupçonnée, où les jardiniers de Joseph font peur aux soldats qui gardent la sépulture, où Jésus réellement vivant se montre à Marie-Madeleine déguisé en jardinier, lui explique d'une voix d'outre-tombe qu'il est trop faible pour se laisser toucher, apparaît à ses disciples à Jérusalem deux jours après ; s'ils ne le reconnurent pas c'est que le Christ avait rasé son visage à la manière romaine pour se rendre méconnaissable.

Néanmoins M. Prosper Dor ne croit pas à l'Ascension qui n'est rapportée que par Luc et par Marc, sans aucun détail. Il estime que Jésus s'est séparé de ses apôtres à Béthanie qu'il se rendit chez son ami Lazare, puis de là dans une retraite cachée en compagnie de sa mère, de Jean et de Marie-Madeleine. Ce fut dans cet endroit ignoré de tous, même de M. Dor, que Jésus, peu de temps après, s'endormit dans la paix de son père céleste.

L'auteur de cette hypothèse la défend en disant : « ... si « notre version de la mort secrète de Jésus est sans fondement « assuré, n'en peut-on dire autant des récits évangéliques eux-« mêmes ? » Il a, certes, le droit de se tromper autant et aussi bien que les évangélistes, mais ce n'est pas une bonne méthode pour approcher de la vérité historique.

Ce livre est déconcertant. L'auteur fait preuve d'une cer-

taine indépendance d'esprit à l'égard des dogmes mais il n'est pas libéré de certains articles de foi, voire de certains clichés. Il discute l'histoire sainte, il la raconte à sa manière mais il y croit et il la confond avec l'histoire. C'est un jeu qui ne mène à rien.

Que Jésus ne soit pas né selon les lois de la physiologie, qu'il n'ait pas vaincu la mort après avoir été terrassé par elle, qu'il n'ait pas non plus bravé les lois de la pesanteur en montant au ciel, point n'était besoin de 500 pages pour nous en convaincre. Dans leur robuste bon sens, la moitié des chrétiens n'y croient pas et n'en parlent pas.

Armé de ses très nombreuses lectures et d'une bonne dose de connaissances en la matière, M. Prosper Dor aurait pu essayer de nous persuader de l'existence terrestre de Jésus et nous dire ce qui, dans cette existence, n'est pas mythique. Tel est le problème.

A ce problème, le livre analysé n'apporte — malgré son titre prometteur — aucune solution.

A. G.

L'AMOUR CHEZ LES PRIMITIFS - Gustave Welter. (Edit. Pierre Horay).

Quoique le sujet traité dans ce livre ne rentre pas dans le cadre des études du Cercle Ernest Renan, nous croyons devoir le signaler, son auteur étant membre du Cercle et certaines questions qu'il soulève pouvant intéresser nos lecteurs. Indiquons seulement que, malgré ses précautions rédactionnelles et ses euphémismes, cet ouvrage ne saurait être « mis entre toutes les mains ».

Il traite notamment de la horde anarchique, du régime du clan (circoncision et excision), du matriarcat, des rites sexuels de fécondité, de la virginité et de la pudeur, du baiser, du veuvage. Nous ne soulignerons ici que certains sujets qui appartiennent à l'histoire des religions.

M. Gustave Welter rappelle que les primitifs n'ont pas compris le rapport qu'il y avait entre l'accouplement et l'accouchement ; ils expliquent le phénomène de la procréation par un germe qu'un esprit verse dans le ventre de la femme. Eve racontait ainsi qu'elle avait acquis ou formé un homme avec l'aide de Yahweh. La mère des Macchabées disait à ses fils qu'elle ignorait comment et pourquoi ils étaient apparus dans son sein car elle n'y était pour rien. (La mère du Christ n'en savait pas plus sur le sujet). (1)

Signalons à l'auteur qu'à un second stade de l'évolution sociale, le primitif croit que l'union sexuelle aboutit à la naissance d'un seul enfant et qu'il est effrayé devant l'apparition de jumeaux ; la mère est alors accusée d'adultère et répudiée ou lapidée.

C'est pourquoi, à l'origine, le rôle du père étant inconnu,

(1) L'observation entre parenthèses n'est pas de M. G. Welter.

où le père étant ignoré, l'enfant appartenait à la mère, d'où le régime du matriarcat. Souvent, nous dit M. G. W., dans l'ancien testament le nom des patriarches est suivi du nom de la mère et non pas du père. Car « l'homme quittera ses parents et s'attachera à sa femme ». Abraham expliquait que sa femme Sara n'était sa sœur que par son père et non par sa mère. (Joseph, prétendu père de Jésus, ne joue dans les Evangiles qu'un rôle effacé et la descendance physique du Christ — lignée de Joseph et David — est incompatible avec sa filiation selon le Saint-Esprit).

Les danses de fécondité auxquelles il n'est fait que de brèves allusions auraient peut-être mérité un commentaire plus étendu car la danse primitive a été essentiellement religieuse et certaines de nos danses actuelles viennent en droite ligne de rites primitifs de fécondité. De même, il aurait été intéressant d'avoir sur la parure — en particulier sur la coiffure des femmes — certains éclaircissements ; indiquons, à titre d'exemple, les coiffes à forme phallique que l'on voit encore porter de nos jours par certaines bretonnes.

M. G. W., recherchant l'origine lointaine du baiser, croit pouvoir le situer aux époques de magie ; il fait dépendre le baiser de la valeur attribuée à la salive qui, aux yeux des primitifs, aurait contenu l'âme, la vie, la puissance de l'être qui donne le baiser. Que la salive ait joué un rôle magique, notamment en médecine, cela est certain, mais l'origine du baiser pourrait être cherchée ailleurs, semble-t-il.

On remarquera, notamment, qu'il est curieux :

— d'une part que, dans les pays les plus civilisés, le baiser ait été probablement inconnu de l'Egypte antique et des anciens Celtes, alors qu'il était d'usage courant dans la Grèce primitive, en Assyrie et dans l'Inde ;

— d'autre part que, chez les animaux (où évidemment la magie n'explique rien), le baiser existe sous des formes diverses.

La première forme du baiser fut peut-être un contact nasal. Chez les Hébreux, le baiser n'avait lieu qu'entre hommes.

Quoi qu'il en soit, ce livre qui contient une documentation importante, variée et intéressante, permet au lecteur d'explorer des mondes inconnus et de faire connaissance avec la mentalité primitive.

***

LE MYSTÈRE D'UN SYMBOLE CHRÉTIEN - Jérôme Carcopino. (Lib. Arthème Fayard.

La dédicace funéraire « *sous l'ascia* » pose un problème qui n'est peut-être pas encore résolu. Les tombes à *ascia* se trouvent pour la plupart en Gaule, dans le Sud-Ouest (surtout autour de Bordeaux) et dans les vallées du Rhône et de la Saône (principalement à Lyon et dans les environs). On en rencontre également sur les rives de l'Adriatique et dans la région romaine.

Qu'est-ce que l'*ascia* ? Aucun doute à cet égard ; c'est une

sorte de hachette, une pièce de fer formant marteau d'un côté et houe de l'autre, emmanchée sur une courte tige de bois. L'outil est souvent représenté sur les tombes.

D'où vient le mot sinon l'outil ?

Dans un article paru en 1952 (1), MM. Paul-Louis Couchoud Aimable Audin estiment que le mot « *ascia* », « s'il dérive peut « être du nom grec de la hache, *axis*, devenu par métathèse, « *askis, askia,* est pourtant tout latin... (il) n'est pas la retrans« cription d'un mot grec... *ascia* n'a même pas d'équivalent en « grec. »

En rappelant que Pline l'Ancien a attribué à Dédale l'invention de l'*ascia*, J. Carcopino penche au contraire pour l'origine grecque de l'instrument. D'après l'étude de Paul-Marie Duval, il établit en outre « que les auteurs latins ont désigné sous ce « vocable, tantôt une sorte de râteau ou de binette dont le tran« chant était denté, tantôt un type de hache ou mieux d'hermi« nette tout à fait conforme à celui de nos monuments ». Or, l'ascia-binette, dentée, est absente de tous les monuments funéraires et des épitaphes ; c'est l'ascia-herminette qui s'y trouve toujours représentée.

Cette *ascia* est un outil de menuiserie ou de tonnellerie qui peut servir également à râcler la chaux ou la terre.

Du vocable grec *axine* (hache) serait issu le latin *ascia* (pour *acsia*), d'où en français, l'*aisseau* (qui sert à polir le bois), l'*aissette* (marteau-hoyau), en anglais : *adze* (herminette), en espagnol : *azada* (houe), en italien : *ascia* (doloire), en allemand : axt (hache). (2)

Peu importe, semble-t-il, à quoi servait cet outil. Le charpentier, le tailleur de pierre, le maçon, le lapidaire, le tuilier, le jardinier, le fossoyeur pouvaient l'utiliser. L'*ascia* sculptée sur les stèles n'est nullement le rappel d'un métier ; elle est un symbole, le signe d'une croyance, l'emblème d'une secte.

Quelle est la signification de ce symbole ? D'où vient-il ? C'est la vraie question.

MM. Couchoud et Audin émettent l'hypothèse que l'*ascia* est liée aux tombes à inhumation et qu'on ne trouve aucune tombe à *ascia* se rapportant à une incinération. Le fait qu'il exista, dans les régions considérées, une période où l'inhumation ne s'accompagnait pas de l'*ascia* ne renforce pas cette hypothèse.

Sous prétexte que les plus anciennes tombes à *ascia* qu'on

---

(1) L'*ascia*, instrument et symbole de l'inhumation. Revue d'Histoire des religions. Juillet-Septembre 1952, p. 36 à 66.

(2) Rapprochons de cette racine le nom des cabires : Axieros, Axiokersos, Axiokersa (à demi-hellénisés) et une formule magique de la Diane d'Ephèse (citée par Clément d'Alexandrie) débutant par Askiou kat askiou... Un disciple de Valentin s'est appelé Axionicus. On trouve également les noms Azadanes, Arsacius, etc...

connaisse sont celles de soldats de la Légion Claudia, en Dalmatie, ces auteurs concluent à l'origine militaire de l'*ascia*. C'est possible ; ce n'est pas certain. Les religions n'ont pas été exportées uniquement par les militaires.

On trouve également dans l'article en question l'affirmation que l'*ascia* serait le sceau de l'éternel repos ; la démonstration n'est pas convaincante.

L'allusion à une liaison quelconque entre l'*ascia* et le culte de la Grande Mère anatolienne n'est peut-être pas aussi vaine qu'on le pense si l'on se souvient que le vocable *askiou* figurait sur une formule magique concernant la Diane d'Ephèse. En tout cas, MM. Couchoud et Audin se demandent si l'*ascia* n'est pas originaire de l'Anatolie ; or, cette supposition nous oriente vers des religions de mystères.

Dans le livre qu'il vient de publier sur cette question, M. J. Carcopino apporte d'autres éléments : a) l'*ascia* a figuré ailleurs que dans des cimetières, notamment sur des autels de culte païen ; b) elle vient du paganisme et apparaît probablement vers l'an 40 ; c) ce signe n'est point étranger au milieu judaïsant ni à certains cercles chrétiens.

On constate que sont enterrés sous l'*ascia* des représentants de sacerdoces concurrents tels que des prêtres d'Auguste, de Cybèle, de Jupiter, de Mithra. L'*ascia* était donc indépendante de toute confession ; elle était un dénominateur commun. Elle accompagne des épitaphes qui proclament la chasteté des femmes ou leur viduité, la virginité des hommes, la bonté, et qui font espérer le retour de l'âme à sa patrie divine. Les adeptes de l'*ascia* croyaient à une immortalité qui n'était pas de la terre ; ils pensaient survivre à la dissolution de leur corps ; la promesse d'une résurrection de leur dépouille leur était inconnue. On s'imaginerait aisément qu'on se trouve en plein domaine gnostique.

M. J. Carcopino se demande — et nous sommes de son avis — si l'*ascia* ne doit pas être attribuée, au-delà du néoplatonisme, aux Pythagoriciens. La plupart des chapelles païennes avaient, en effet, été envahies par les doctrines pythagoriciennes ; l'*ascia* est venue d'Orient (comme le néopythagorisme réimporté d'Alexandrie à Rome).

Si la Gaule a été la terre d'élection de l'*ascia*, c'est peut-être parce que les Gaulois avaient reçu des Druides les conceptions pythagoriciennes de la métempsychose et de la renaissance. Le dieu au maillet des gaulois présidait aux mystères de la mort et de l'immortalité ; ce maillet ressemble parfois à l'*ascia* au point de ne pouvoir en être distingué.

Fait remarquable, sur un grand nombre d'épitaphes à *ascia*, le mort adopte, outre ses noms habituels, un surnom mystique. Or, on s'aperçoit que, plusieurs fois, ce surnom porté par des femmes se décline au masculin, ce qui signifie qu'elles attendaient « une vie future où... elles seraient unies à Dieu... » et se préparaient « au sort qu'elles souhaitaient, c'est-à-dire à la

« métamorphose qui, soit en changeant leur sexe, soit en y « surajoutant le sexe masculin, les rapprocherait de la forme « même de Dieu... ». Cette idéologie était celle des gnostiques (1) (Naasséniens, Valentiniens...) et dérive du pythagorisme. D'autres points de contact entre les adeptes de l'*ascia* et les disciples de Pythagore pourraient être rappelés.

A ce point de son exposé, M. J. Carcopino parle des Esséniens qui ont été donnés comme des Juifs ayant adopté la doctrine pythagoricienne à la religion d'Israël. Il nous rappelle que les Esséniens recevaient, à leur entrée dans l'ordre, une hachette dont ils ne devaient plus se séparer et qui consacrait leur engagement.

Or, suivant Philon, la hachette était l'image du Logos ou verbe parce qu'elle faisait voler en éclats les passions comme des copeaux, elle émondait les vices comme le bûcheron elague les arbres. (2)

Jusqu'ici, nous avons été en accord avec M. J. Carcopino sur sa belle démonstration, mais nous ne pouvons plus le suivre quand il essaie de démontrer « pourquoi et comment l'*ascia*... s'est tout d'un coup... muée en une image de la Croix du Sauveur », c'est-à-dire en un symbole chrétien.

Certes, les chrétiens ont cru voir la croix dans la lettre T (tau), dans le mât ou l'ancre du navire, dans la silhouette de la charrue ou la stature de l'homme priant les bras étendus. Mais — du fait que Saint-Irénée a assimilé la charrue à la croix — peut-on aller jusqu'à affirmer que cet évêque de Lyon a promu, dans son église, l'*ascia* au rang de la croix ? et cela pour dissimuler la croix derrière un outil qui pouvait avoir d'autres significations ?

En temps de persécution cette *ascia*, destinée à remplacer la croix, n'aurait-elle pas très rapidement perdu son caractère secret ?

M. J. Carcopino possède une foi intrépide ; tout en l'admirant on peut se demander si ce n'est pas dommage pour le savant, car ses conclusions seraient probablement différentes s'il n'éprouvait pas toujours la tentation de tout ramener au christianisme orthodoxe.

L'*ascia* est chrétienne ? soit. De quel christianisme s'agit-il ? Très probablement d'un christianisme gnostique qui ferait figure, aujourd'hui, d'hérésie.

Quand M. J. Carcopino nous dit : — qu'Irénée, quoique adversaire des gnostiques qui l'environnaient, ne cachait pas

---

(1) M. J. Carcopino croit que cette idée a influencé des chrétiens comme Sainte-Perpétue ; or celle-ci était montaniste.

(2) Quand, dans les textes chrétiens, la cognée est mise à la racine des arbres où le Christ est reconnu comme le fils du charpentier, quand les textes mandéens parlent du dieu charpentier, ne peut-on penser à l'*ascia* ?

son admiration pour les poètes qu'ils invoquaient, à commencer par Homère, — qu'il n'était vis-à-vis des « hérétiques » qu'un opposant modéré et conciliant, — que les pythagoriciens étaient nombreux en Gaule et que les Esséniens y avaient peut-être essaimé, — il nous invite, peut-être sans le vouloir, à aller plus loin que lui sur la route qu'il indique.

Irénée venait d'Asie Mineure ; il était vraisemblablement d'origine celtique ; il attendait, comme les montanistes ses frères, l'avènement prochain du Royaume. C'était un chrétien d'une allure particulière.

Nous voyons que, sur les sépultures prétendues chrétiennes, l'*ascia* était associée à l'ancre, à la colombe, au dauphin, au chrisme ; or, tous ces signes ont été gnostiques avant d'être adoptés par les catholiques.

Et quand nous lisons qu'en un certain lieu « ...gisaient les « fragments d'un petit sacorphage d'enfant où plusieurs per« sonnages étaient agenouillés en une scène qu'Allmer et Dis« sard *ne sont point parvenus à reconstituer mais qu'ils n'ont « point hésité à tenir pour chrétienne* » nous hésitons — nous —à les suivre, surtout s'il s'agit de « cryptochrétiens » comme l'avance M. J. Carcopino.

L'*ascia*, nous dit-on, apparaît parfois entre l'*alpha* et l'*omega*, preuve qu'il s'agit d'un monument chrétien. Notre scepticisme s'accroît car, à notre connaissance, ces deux lettres n'apparaissent sur les monuments qu'à la fin du III^e^ siècle et elles furent d'abord des symboles gnostiques.

En tout cas, les chrétiens de Lyon qu'on nous présente comme des adeptes de l'ascia nous apparaîtraient plutôt comme des préchrétiens, c'est-à-dire des gnostiques païens ou juifs (1) pour qui l'ascia était l'image d'une croix qu'il ne faut pas confondre avec le Crucifix.

L'auteur du présent article s'excuse d'avoir résumé aussi brièvement ses observations et paru s'égarer, ici et là, dans des comparaisons qui seront peut-être jugées comme des digressions inutiles par certains.

Il a simplement voulu poser une hypothèse de travail qui est peut-être susceptible d'apporter de nouveaux éclaircissements à l'étude des origines chrétiennes.

G. O.

(1) Certaines sectes gnostiques étant, à notre avis, antérieures à l'église chrétienne.

Le Gérant : Georges Ory

Imp. Leroy - La Ferté-Macé (Orne) Dépôt légal 1^er^ trim. 1956